

## Le [SujetObjet] et l'Abjectionnisme

FREDERICO PEREIRA (\*)

Un des esprits fous de notre siècle écrivait en 1945 à un de ses amis: «Moi aussi j'ai été très impressionné lorsque j'ai lu Freud pour la première fois. Il est extraordinaire (...) Il souligne toujours quelles grandes forces dans l'esprit (...) travaillent contre l'idée de la psychanalyse, mais il ne dit jamais quel charme énorme cette idée a pour les gens (...) Il peut y avoir de puissants préjugés qui vont contre l'idée de découvrir quelque chose de dégoûtant, *mais c'est parfois infiniment plus attrayant que repoussant* (...).»

Voici donc ce que disait en 1945 Wittgenstein à son ami Malcolm.

En quelque sorte, quoique dans un contexte très différent, c'est ce que Freud a énoncé, lui aussi, dans le célèbre mot: «ce que nous leur apportons c'est la peste».

Mais on pourrait dire que, depuis lors, cette «peste», cette «bête», cette confrontation à ce qui, d'un certain point de vue, est «l'horreur», la «saleté», le «repoussant», la psychanalyse, en même temps qu'elle cherche à le *voir*, cherche aussi à l'*oublier*, c'est à dire, à le rendre *domestique* par rapport à la connaissance. *Et alors ce qui blesse l'orgueil de la pensée est rejeté dans le territoire de l'ainsi nommé instinct.*

Au fond de l'homme, circule la bête. À la frontière du Moi, voilà l'innommable Ça. L'absolument illogique, l'absolument contradictoire, ainsi disparaît. L'homme c'est la pensée — la non pensée c'est la bête, ou, comme on disait au XVIII<sup>e</sup> siècle, les «esprits animaux».

Mais quand la Psychanalyse est libérée de toute entreprise de *domestication*, c'est justement sur du *non pensable* qu'elle travaille, sur ce qui se présente comme l'*horreur* de la pensée, saboteur permanent de l'équilibre, de la raison, de l'esthétique...

Voilà ce qui a bien vu Wittgenstein; voilà aussi ce qu'évoquait en permanence Freud lui-même, dans des mouvements où l'on a pu voir le *pessimisme d'un homme agé, cancéreux de plus, victime aussi des derniers sursauts et désespoirs de la crise finale de l'âme romantique.*

La «peste», le «repoussant», c'est l'humiliation de la pensée impuissante à saisir ce qui par essence est du *non pensable et pourtant existe* — non pas au fond de l'homme, mais partout, au fond et à la surface, au milieu et à la périphérie, dans le solide qui est saisi par la perception et dans le diaphane qui traverse l'être comme de l'air: l'air dont il est dit que seulement on le respire...

C'est la fuite devant l'*horrible* qui anime une partie d'une psychanalyse, qui, faute de mieux, on pourrait désigner de classique ou *médicalisée* — fuite qui va de pair avec la recherche des avatars de l'Amour... Mais découvrir l'Amour n'implique pas nécessairement rejeter le non-pensable à la périphérie de l'être...

---

(\*) Instituto Superior de Psicologia Aplicada, Rua Jardim do Tabaco, 44, 1100 Lisboa, Portugal.

Et bien entendu, l'*horrible* n'est pas en premier lieu le «mauvais», le «malpropre», le «violent», ou le «destructif»; cela n'est pas de l'*horrible* puisqu'il est déjà pensée de plusieurs pensées. L'*horrible* c'est la *faille*. La faille *constitutive* de l'humain, puisque de cette faille naît la béance qui produit le sens et la production de sens.

Cette production de sens peut être animée par la *défaillance objectale* qui produit une émergence du Sujet dans le [SujetObjet] — et c'est là le processus le plus courant. Ou alors, dans le champ même de la défaillance *s'inscrit un trop d'absence*, ce qui origine des processus de construction du sujet troublés, ou *anime une recherche indéfinie de la chose même dont tout signe signifie l'absence*. Ce dernier cas est, bien entendu, le cas *des expériences exceptionnelles* dont en particulier la littérature parfois nous rend compte.

Il est possible d'identifier quatre réactions, outre la mort ou la pure folie, face à cet excès d'absence originaire:

- corriger l'absence en passant outre l'absence par une infinie présence de mots qui sans faille aucune s'enchaînent: c'est le cas de Sade, qui finit dans l'*apathie libertine*, le *ne rien dire* et le *ne rien faire*, silence radical;
- associer le dépassement de l'absence avec un *appel* du fond de l'être, appel avec destruction du signe de l'appel, recherche impossible du mot unique qui pourrait restaurer l'Objet du [SujetObjet] et avec lui le Sujet. C'est le cas d'Artaud;
- recherche du vide de signes pour ne pas trahir l'Objet du [SujetObjet], en recherchant l'unité préthématique, qui à se dire se thématise, pour rechercher ensuite l'Objet par un remplissage de signes d'une présence si pléthorique qui à la fin il n'y aurait plus de signes mais seulement un Signe qui signifierait le flux ininterrompu de signes. C'est le cas de Pessoa;
- recherche de la souveraineté du Sujet par une totale identification à l'Objet du [SujetObjet], ce qui ferait disparaître toute différence, donc tout conflit, donc toute absence — en restaurant une complémentarité préthématique [SujetObjet], dans un effort jamais couronné de succès, puisqu'il faut répéter à l'infini que l'autre, l'horreur, c'est le beau, et que «tu — horrible — veux justement ce que je veux». C'est le cas du culte de l'Abjection, où le grain de Triomphe est toujours illusoire: ni Roi ni Reine ont, à la fin, de couronne.

Dans ces recherches que je mène plutôt mal que bien, depuis un certain temps, sur les expériences d'exception qui consistent à se coller à l'indisible en tant qu'indisible pour cependant essayer de le dire jusqu'au bout, à prononcer des paroles non pas interdites mais non existentes, à faire advenir à la pensée chargée de sens ce qui apparaît comme inévitablement en deça du sens, c'est à l'Abject et à l'Abjection que je me confronte maintenant — dans un mouvement qui, personnellement, m'apparaît comme plus difficile, et surtout plus délicat, puisque dans l'Abject la dimension métaphysique s'affirme moins; c'est, au contraire, la dimension psychologique qui apparaît comme nucléaire. L'Abject est aussi plus près de nous, même si nous voulons l'éviter. Plus près que la pensée des grands libertins de Sade, la demande du Mot chez Artaud ou le Self circulaire de Pessoa.

Dans l'Abjection il y a certes un effort pour faire rentrer dans l'inévitable du penser une expérience tout à fait en marge — une expérience qui en plus doit rester en marge, ou plutôt *sur* les marges. Mais cet effort est condamné à un échec, non seulement à cause de la dialectique qui l'anime, mais surtout à cause du fait que le projet esthétique de l'Abjection est contaminé par des mouvements mentaux qui en même temps l'abiment.

En effet, dans l'Abjection il y a de l'hétérogène, de la discontinuité permanente: les raisons métaphysiques que le Sujet se donne sont trop souvent de fausses raisons qui servent seulement à couvrir une expérience psychique douloureuse et quasi impossible à vivre. C'est

sans doute par un immense travail psychique que l'Abject sort de l'*hébétude* pour se constituer en Objet esthétique: la beauté de la laideur...

En entrant maintenant plus dans le vif du sujet, j'ai encore une remarque préliminaire pour préciser que ce que j'aurais voulu faire c'est un essai d'analyse de deux personnages: *un de mes malades* et le voleur du *Journal du Voleur*.

Analyse de deux «cas» donc, Jean, le malade, et Genet, que j'aurais voulu associer dans une double spirale où l'un permettrait l'approfondissement de la compréhension de l'autre. Il sera évident que je ne suis pas arrivé à cette double spirale et dans ce que je pourrais ici donner on verra davantage comment le rapport avec Jean a facilité le rapport avec le Voleur, que l'inverse...

Jean est un homme dans la vintaine. Homosexuel, il fréquente assidûment les W.C. publics. Il préfère les plus sales, les plus mal odorants, et aussi les plus anonymes: ceux des gares de train, par exemple. Il est sensible non seulement à la profonde dégradation des locaux, mais aussi à l'odeur: une odeur fétide s'en dégage, et c'est cette odeur, aussi, qu'il aime. Odeur fécale mélangé à l'odeur d'urine: une odeur qui entoure, qui enveloppe, qui est une enveloppe, une limite flottante du Soi et du scénario qui à chaque fois va s'y reproduire. De ce scénario il faut évoquer la masturbation, associée étroitement à la perception *des pénis* qui urinent, à la masturbation mutuelle, à la fellation d'autant plus attirante que le pénis est sale.

Ces lieux et ces pratiques, curieusement, ont un effet surtout calmant.

En parallèle, Jean «*ne pense pas*», il «*a oublié ce que c'est penser*». Il se voit comme «*un vers sur le lambris*».

Magistralement, dans la scène analytique, lui, qui à l'extérieur ne sait pas penser et est près d'une infinie *hébétude*, décrit sa pensée comme du «*spaghetti mélangé avec des morceaux de viande*».

Sa vie c'est du néant. Mais, d'un autre côté, il veut un amoureux, un ami qui puisse rester près de lui. Aussi, de ce pénis-objet-partiel, il n'en sait rien: il ne cherche *rien* et il en veut *tout*: *il veut ce qui est pure partie en refusant le tout qui intègre la partie, et il veut le tout tout en ne désirant que la partie*. Il veut un autre qui reste auprès de lui, mais de cet *autre* il ne désire que le *pénis*, le reste ne pouvant être autre chose que *rien*, peau vide, corps vide, être essentiellement *permutable, nul*.

L'*autre* qu'il veut, aussi il le craint, il le déforme jusqu'au minimum d'être. De son psychanalyste, il dit qu'il n'est qu'une machine à sous: on y met des pièces de monnaie, il en sort des mots...

Le voir comme machine à sous c'est horrible, mais n'est il pas vrai que plus horrible serait de ne pas le voir ainsi? Si le psychanalyste se fait trop présent dans son opacité, dans un mouvement qui énonce le possible de sa défaillance sinon de son absence, alors c'est la parole de l'analyste qui est attaquée. Jean coupera alors la parole en morceaux, en mots, qui isolés perdent leur sens, et si du sens il y reste quelque aspect, il coupe alors les mots en de nouveaux morceaux, en syllabes, en pures sonorités, et alors il est content — et angoissé parce qu'il ne comprend plus rien. «C'est comme si j'avais des ciseaux dans mon oreille», dit-il.

Et pourtant il parle et décrit parfois avec d'amples détails les scènes qui l'animent auprès de l'abject, dans une position où une pointe de subjectivité lumineuse et non pas distordue s'affirme.

*Une pointe de subjectivité...*

*Avec lui j'apprends que l'Abjection est une position délicate du Sujet. Délicate au sens fort du terme: délicate car difficile à maintenir, mais aussi délicate comme on dit de quelq'un qu'il est plein de délicatesse.*

*Une position où le Sujet disparaît tout en étant là, s'abaisse tout en regardant à partir du bas, s'offre à l'autre tout en subsistant dans le mouvement même de son offrande de soi.*

Plein de délicatesse, en ce sens, aussi, où Jean permet l'intuition de ce que l'Abject est une position esthétique plus qu'éthique.

Dans ses descriptions, Jean ne veut nullement choquer, épater; il veut essentiellement créer des formes et définir des positions. Ce n'est pas de l'Éthique qui y circule; c'est surtout de l'Esthétique.

Souvent il décrit des scènes, dont on pourrait dire qu'elles sont choquantes d'un point de vue qui pourtant *n'est pas le sien*: des scènes homosexuelles où, *de l'extérieur*, il serait possible de voir de l'impropre, du malpropre.

Par exemple, par une nuit de pluie, il est dans un jardin public (toujours un lieu public); il y a de la boue partout, et il rencontre un partenaire anonyme. Le rencontre s'organise, il s'agenouille pour une nouvelle fellation, mais il glisse dans la boue, tombe à plat, et découvre que ce qui l'avait fait glisser ce n'était pas de la boue mais des excréments. Il rentre chez lui, les vêtements collés au corps et, la saleté collée aussi au corps, il dégage une indescriptible odeur.

Il raconte cela avec un état d'esprit très particulier. Ce n'est pas d'une forme quelconque d'exhibitionisme devant le «normophate con de psychanalyste» que j'aurais pu être, qu'il s'agit; ce n'est pas de la provocation, et cela ne semble pas être du destiné à m'exciter, moi, son *autre* qu'est son psychanalyste-machine-à-sous; ce n'est pas non plus une stratégie pour me pousser à le rejeter, pris de dégoût, qui est en jeu... C'est quoi, alors?

Jean va plus loin, à ses yeux plus loin, et probablement il a raison. Il établit un rapport ponctuel avec un autre anonyme, mais maintenant, de surcroît, étranger. Ses pratiques avec lui ne sont plus centrées sur les odeurs répugnantes ou des morceaux de déchets qui flottent dans l'espace et sont son espace. L'espace avec l'étranger, au contraire, est propre, beau, élégant, riche. Mais voici que l'étranger exige de Jean qu'il urine dans sa bouche, alors que lui, l'étranger, est couché sur le dos. Maintenant c'est Jean et non pas l'autre, son autre, qui est debout, et c'est l'autre qui est couché. Jean alors s'enfuit, pris d'horreur: «Cela non! C'est trop!»

Et il retourne aux W.C. publics *pour se calmer*.

C'est bien le mot: *se calmer*. L'abjection qu'il décrit, l'abjection qu'il y découvre, l'abject avec lequel par moments il se confond, *ont cet étrange pouvoir de calmer. De calmer et de refaire*: pour lui l'abject c'est de la nourriture de l'âme, ses vitamines, tout aussi bien que ses tranquillisants.

Pendant ces descriptions, qui occupent une part considérable de sa parole et de mon écoute jusqu'au moment où l'abject cède la place à ce qu'il camufle et en même temps réalise, c'est à dire, une position subjective à la lumière du jour — pendant ces descriptions Jean n'a ni honte, ni inhibition, et il n'hésite pas, lui qui hésite tellement à proférer une insulte, à affirmer une position personnelle, c'est à dire, à se décoller de l'autre. Lui, justement, qui beaucoup plus tard arrivera à détester ses parents ensorcellants, sa mère qualifiée de nazie, et à prononcer les mots qui assurent la bifurcation de son chemin vers ce qui n'est plus de l'abject: «mes parents, dit-il, à vrai dire je les déteste» — pour ajouter dans un mouvement où se profile la figure du psychanalyste: «et ce ne sont pas tous les psychanalystes du monde qui me convaincront du contraire et je vous prie de m'excuser.»

«Excusez-moi», «je vous en prie de m'excuser», répètera-t-il souvent, chaque fois non pas qu'il décrit de l'Abject, mais chaque fois qu'il énonce une position clairement Subjective.

Il passe en ces moments du champ de la création-rencontre de formes, champ esthétique, au champ éthique du devoir être. Il passe de l'abject à l'intuition de l'objectalité de l'objet.

C'est à dire, en somme, qu'il n'est plus une pensée mêlée et confuse, que le sens n'habite pas; il n'est plus essentiellement en face d'objets objectifs mais pourvus d'une

objectalité bien fragile; il n'est plus plongé dans l'abjection, lui qui maintenant découvre ce que c'est *d'objecter*.

Car maintenant il *objecte* en face d'un *autre* ouvert lui aussi au territoire possible de l'*objection*. L'objet objectal prend ainsi progressivement la place du pur Abject.

C'est d'ailleurs pourquoi il est bien absurde de dire que l'abject est une création du surmoi. En le pensant, on confond très évidemment l'Abject avec le simplement sale, dégoutant, impropre.

Or l'Abject n'est pas le sale, même s'il peut lui emprunter sa *phénoménologie*. Il est avant tout une recherche, *signe* d'une recherche d'un type singulier de complémentarité [SujetObjet]: *unité dans la quasi différence, ou différence dans la quasi unité*. Ce n'est pas d'une union qu'il s'agit ou d'une symbiose sans différenciation. Il s'agit d'une semi-différenciation, position très délicate que le sujet s'épuise à maintenir. Ou d'une région très particulière de l'être où la rencontre avec l'*autre* en tant qu'*autre* détermine l'évanouissement de l'*autre* par la possession du Sujet par l'*autre*, non dans le triomphe, mais dans un état où l'*autre* se transforme en Objet *subtil*, présent dans l'absence de ses limites.

Et c'est ainsi que de toutes les qualités fondamentales de l'être, celles de la Terre, de l'Eau, de l'Air et du Feu, l'Abject s'installe dans de l'aérien aussi pur que possible. Il est ce qui permet d'être et pourtant il est une forme diaphane.

C'est pourquoi, dans l'Abjection, l'*odeur* a une présence quasi violente. L'odeur n'est pas une forme avec un dedans fini et un dehors éventuellement infini. Il n'a pas le mince trait, frontière, peau projetée qui *délimite* dans le monde des choses. *Il est* — et l'être est traversée de part en part par ses qualités.

Jean n'est pas attiré, on l'a vu, par *une chose* quelconque, même pas, essentiellement, par un acte. Certes, l'exercice du regard l'intéresse, et il cherche la vision du pénis alors qu'il se masturbe. Certes il essaye d'incorporer oralement les pénis pour les perdre aussitôt dans l'absence de nom.

Mais son *centre d'intérêt* c'est l'*odeur* des égouts, l'odeur du dégoût. Là, et il le dit, il se sent Roi.

Or il se trouve que la dynamique de l'odeur est difficile à saisir, surtout dans notre civilisation qui de l'odeur ne supporte que celui, non-corporel, du parfum... D'un autre côté, le rapport entre l'odeur et l'Abject est aussi apparemment lointain. Les premières qualités du Monde auxquelles nous pensons sont orales-gustatives. Alors on dit de l'Abject: c'est une chose à faire vomir. Comme, secondairement, la crème sur le lait peut faire vomir, ou le jus de tomate, ou le gras... Entre le *solide* — et non l'aérien — maternel et l'Abject une ligne de continuité est par nous établie qui, cependant, est une fausse ligne. Disons qu'entre l'Abject et le signe «crème sur le lait» il y a une presque infinie distance.

Aux difficultés avec l'odeur il faut encore ajouter le manque de mots pour *désigner* — mots perdus ou jamais créés. Dans notre monde les odeurs sont *mauvaises* ou *bonnes*, et rapportées à des objets, quand elles sont bonnes surtout, par exemple aux fleurs.

Et pourtant, à y réfléchir, on découvre que l'odeur signale un rapport spécifique au monde: *non objectal et non objectif, le rapport odorifique au monde n'est pourtant pas anobjectal ni pré-objectal*. L'odeur, transporté par l'air, n'est pas dehors, n'est pas dedans, il est partout et il est à la lisière de l'Être.

Certes, l'odeur est secondairement objectalisée, objectivée: l'odeur par excellence, l'odeur de toutes les odeurs devient l'odeur de ce qui produit le rejet maternel. À un moment donné, l'oreille écoute: «non! c'est du caca!», énoncé véhiculé par la mère et qui fait de l'odeur odeur de chose.

Mais en parallèle avec cette construction de l'odeur de chose, une autre ligne se développe, qui normalement est oubliée: *la ligne de l'odeur du corps maternel*, auquel, d'ailleurs, le bébé humain est si sensible.

Dans le cas où la différenciation de la représentation du corps maternel est insuffisante, ce corps reste un *corps cloacal*, dont le *signe* devient la mauvaise odeur. Et corps-cloaque, c'est vers lui que sont conduits tous les déchets, c'est en lui qui habitent tous les déchets, et aussi le Sujet-déchet, dans une interpénétration [SujetObjet] qui est en même temps garant de non absence et de non défaillance.

Ainsi, Jean *est à l'intérieur de la mère* quand il est rempli de ces odeurs de cloaque, et c'est d'être à l'intérieur de la mère que sa vie est la recherche.

Mais de cette présence qui calme, on peut dire qu'elle angoisse dans son évanouissement et étouffe dans son excès: Jean alors se sent *écrasé*, comme s'il était enduit de goudron.

Le *corps-cloacal-odeur-qui-calme* est, à ce moment là, en voie de s'objectaliser. Il devient moins *odeur horrible* et davantage *goudron qui écrase*. Pour respirer il faut alors sortir du corps-cloaque maternel — et Jean, dans cette période de son analyse multiplie, éveillé ou en rêve, des images où il est à moitié sorti de quelque chose: sa tête et une partie du tronc dehors, son ventre et ses jambes dedans... Il se différencie, il n'a plus la tête vide, il ne court plus en direction des toilettes publiques, il s'éloigne de l'Abject et affronte le Conflit. Mais il paye un prix, pendant un temps: il devient *bègue*, il se voit inapte à la communication orale, afin de ne pas pouvoir dire sa subjectivité émergeante, qui, toutefois, se dit sans trouble dans la scène analytique...

Jean présente un des trois destins possibles à partir de l'Abjection:

- sombrer dans l'hébétude et finalement mourir;
- abandonner le corps cloacal en affrontant la terreur de la différenciation, avec l'éventualité de l'attaque par l'autre dans le conflit;
- théoriser les dérivés du corps-cloaque maternel et du rapport à ce corps, en le constituant comme «summum», dans une inversion où pointe, très marginalement, un petit air de triomphe.

Si le deuxième parcours a été celui de Jean, le troisième est celui de Genet. Jean a réussi à construire le possible d'un mouvement horizontal propre du développement. Genet a mené jusqu'à ses limites le *mouvement vertical d'ascension* par lequel l'Abject devient l'«impossible Nullité». Mais ce que je crois avoir compris chez Genet, je le dois essentiellement à Jean...

Ce mouvement d'ascension, chez Genet, a un mécanisme qui l'éloigne, lui aussi, de l'hébétude, et s'organise autour de quelques axes fondamentaux:

- le rapport à l'autre dans la *différenciation-indifférenciation*, état à mi chemin entre la quasi fusion de l'hébétude et de la distance induite par l'activité consciente;
- la Gratuité de l'Acte ou une pseudo-morale du désintéret;
- le Triomphe de la Souveraineté.

Le rapport à l'autre, on l'a vu chez Jean, est marqué par l'évitement du conflit, par effacement de toute différence. Si Jean est un *vers*, Genet est une conscience qui appréhende et développe à l'infini son être comme *êtrevers*. Au point de départ, dans la quasi fusion non consciente à l'autre, Genet ne pense rien, il traîne, il est dans la stupeur, il est comme *une feuille portée par le vent; mais il a des rêves, des rêves d'enfant, des rêveries d'enfant — absolument contrariées*.

Il explique lui-même le mécanisme psychique qui chez lui a contrarié ces rêveries tout en les *maintenant — mais inversées* — c'est à dire, il explique clairement la part psychique de la dialectique de sa constitution comme être abject.

Dit-il: «Cette précipitation presque joyeuse vers les situations les plus humiliées tire peut-être son besoin de mon imagination d'*enfant* qui m'inventait, afin que j'y promène la personne menue et hautaine d'un petit garçon abandonné, des châteaux, des parcs peuplés

de gardes plus que de statues, de robes de mariées, de deuils, de noces, et plus tard, mais à peine plus tard, quand les rêveries seront contrariées à l'extrême, jusqu'à l'épuisement dans une vie misérable, par les pénitenciers, par les prisons, par les vols, les insultes, la prostitution, tout naturellement ces ornements (et le langage rare s'y attachant) qui paraient mes habitudes mentales, les objets de mon désir, j'en parai ma réelle condition d'homme mais *d'abord d'enfant trop humilié* que ma connaissance des prisons comblera. Au détenu la prison offre le même sentiment de sécurité qu'un palais à l'invité du roi.»<sup>1</sup>

Nous pourrions peut-être dire: au détenu la prison peut offrir le même sentiment de sécurité qu'un palais offre au Prince, fils d'un Roi...

Prince dans l'imaginaire, il devient, par l'imaginaire contrarié, Prince dans l'Abjection. Prince — et après: Roi.

C'est d'ailleurs sûr, il me semble, que l'épisode où Genet se déclare «Reine, quand même», est secondaire, et animé par le ridicule et le grotesque et non par le *devenir Souverain*. Misérable, avec une peruque et se prostituant, entouré de comparses et paré d'un tortil de fausses perles, voilà que le tortil tombe. Il sort de sa bouche un dentier, le met sur la tête, et s'écrie: «Et bien Mesdames, je serais reine quand même!»

Ce genre d'attitudes a peu à voir avec la dialectique de l'ascension, et avec le *recherche de la Subjectivité absolue dans la perte de toute Subjectivité*. Cela fait penser plutôt à une caricature «gay»: gestes éfféminés et grotesques par lesquels le sujet s'identifie à la femme pour la rendre ridicule, nulle, grotesque. Cette femme qui... fait vomir...

Jean, d'ailleurs, me racontait aussi des épisodes semblables, toute différence gardée: à 3 h du matin, avec ses comparses à lui, dans un jeu qu'il qualifie de «gay». Dégradation de la femme-mère, qui est, aussi, elle, Reine. Reine qu'il faut exorciser, sinon détronner par moments, par ce mouvement extraordinaire où l'on «fait la femme» tout en sachant qu'on ne l'est pas, preuves à l'appui si nécessaire...

Le «Eh bien Mesdames, je serai Reine quand même» est signe de triomphe et non de souveraineté. C'est du *faux assumé*, du *jeu glacé* — et l'Abjection a peu de choses à voir avec un jeu: glacé.

C'est à devenir Roi que l'Abject aspire-non à devenir une caricature de Reine...

Comment fait-il, alors?

Étrangement, en détruisant l'autre par un mouvement mental que j'hésite à désigner du terme *identification*. C'est une identification massive, *qui va au devant de l'autre*, et qui fait de l'autre rien que de l'air, ou même de l'air parfumé d'une exécrable odeur.

En face de l'autre, le Voleur apprend à dire, tout le temps, à tout moment: *ma vérité c'est la parole (mais ta parole c'est moi qui l'invente)*.

Dire cela c'est exactement *un dire*, et non pas un faire *comme* si cela était. Le *dire*, c'est le *rechercher*, et c'est dans cette recherche que le Sujet Abject *va au delà de l'autre*, c'est à dire, le dépasse, c'est à dire, devient Roi face à l'autre qui, lui, se juge Roi. «...en moi-même je sentais le besoin de devenir ce qu'on m'avait accusé d'être. J'avais 16 ans. On m'a compris: dans mon coeur je n'avais aucune place où se put loger le sentiment de mon innocence. Je me reconnaissais le lâche, le traître, le voleur, le pédé, qu'on voyait en moi. Une accusation peut être portée sans preuve, mais afin de me trouver coupable il semblera que j'eusse dû comettre les actes qui font le traître, le voleur, le lâche, or *il n'en était rien*: en moi-même, avec un peu de patience, *par la réflexion*, je découvrais assez de raison d'être nommé de ces noms. Et j'avais la stupeur de me savoir composé d'immondices. Je deviens abject.»<sup>2</sup>

«*Substance pétrifiée*», de ces crimes dont il est accusé, le voleur n'exige pas l'administration de la preuve. *Il réfléchit*. Et sa conscience reflexive découvre des thèmes qui justifient les

<sup>1</sup> Jean Genet, *Le Journal du Voleur*, Paris: Gallimard, pp. 97-98.

<sup>2</sup> Jean Genet, *Idem*, p. 199.

accusations dont il est victime — même si ces thèmes n'ont, *dans le champ du concret*, aucun rapport avec ce dont il est accusé.

La *conscience ascensionnelle* dont il fait preuve le rend, à ses yeux, souverain, car à peine l'accusation annoncée, déjà il va au delà de celui qui l'accuse.

Mais ce mouvement dialectique de dépassement de l'autre n'est pas homogène et tout le temps présent. Parfois il cède la place à l'Orgueil, et, dans ces oscillations, c'est de *l'être-entre-deux* qui se manifeste.

C'est que, à mon sens, la Souveraineté Abjecte a peu de rapport avec la conscience Orgueilleuse, dans laquelle, de temps en temps, le Voleur se réfugie.

«J'ai été donc ce petit misérable qui ne connut que la faim, l'humiliation du corps, la pauvreté, la peur, la bassesse... Sans doute suis-je cela, me disais-je, mais au moins j'ai conscience de l'être et tant de conscience détruit la honte et m'accorde un sentiment que l'on connaît peu: l'Orgueil.

Vous qui me méprisez n'êtes pas fait d'autres choses que de pareilles misères, mais vous n'en aurez jamais la conscience, et par elle l'orgueil, c'est à dire, la connaissance d'une force qui vous permet de tenir tête à la misère — non à votre propre misère, mais à celle dont l'humanité est composée.»<sup>3</sup>

Voici donc que Genet sort de l'Abject en direction à la conscience Orgueilleuse. Pour y revenir ensuite, et s'en éloigner à nouveau, dans une permanente oscillation entre la recherche de la souveraineté — qui n'a pas de raisons — et l'Orgueil — qui lui même est déjà une raison.

On pourrait dire qu'il est finalement *assez humain* pour ainsi évoluer — ce qui, entre autres, le distingue par exemple de la *bête raisonnable* que fut Sade...

Outre l'Orgueil, une autre position propre de ce mouvement pendulaire de l'être Subjectif de Genet est *l'inversion de la Culpabilité*, et la *construction* du crime comme rédempteur.

«...plus ma culpabilité serait grande, à vos yeux, entière, totalement assurée, plus grande sera ma liberté. *Plus parfaite ma solitude et mon unicité. Par ma culpabilité encore je gagnais droit à l'intelligence.* Trop de gens, me disais-je, *pensent et qui n'en ont pas le droit. Ils ne l'on pas payé d'une entreprise telle que penser devient indispensable à votre salut.*»

C'est la Culpabilité qui nourrit la Pensée. Penser c'est *donner des noms* au devenir coupable, et la culpabilité organise la rédemption en fournissant la matière première de la conscience.

Mais Culpabilité peut désigner *aussi* ce par quoi l'Être-Sujet se *purifie*.

L'acte coupable est alors non seulement nourricier de l'âme, mais ce par quoi l'Ame est sauvée, ce par quoi elle peut évoluer dans le sens de son Absolue Liberté.

«Sur la route d'Alicante, grâce à la résistance que je dus combattre, grâce à ce que je dus mettre en oeuvre pour abolir ce qu'on nomme le remords, le vol que je commis devint à mes yeux un *acte très dur, très pur, presque lumineux.* En l'accomplissant j'avais détruit une fois de plus (...) les chers liens de la fraternité.»<sup>4</sup>

Dans la solitude absolue ainsi atteinte, il peut vouloir proliférer dans le monde, devenir monde, remplir le monde de ce que, en lui, est abject: Ce vol «est lâche, veule, bas... aucun des éléments qui le composent ne me laisse une chance de le magnifier. Pourtant je ne renie pas le plus monstrueux de mes fils. *Je veux couvrir le monde d'une progéniture abominable.*»<sup>5</sup>

<sup>3</sup> Jean Genet, *Le Journal du Voleur*, Paris: Gallimard, p. 124.

<sup>4</sup> Idem, p. 91.

<sup>5</sup> Ibidem, p. 91.

Couvrir le monde, assurer son expansion dans le monde, *faire le monde devenir soi*. Images cependant bien douteuses, celles-ci, propres des mouvements oscillatoires caractéristiques du Voleur, mais qui à mon oreille sonnent faux...

Car, il me semble, ce qui nourrit la recherche du Voleur c'est le désir *d'être couvert par le monde et non pas de le couvrir*, de devenir l'autre en s'y logeant. *Être c'est habiter à l'intérieur de l'autre, qui pourtant à chaque fois est recréé par les mouvements expansifs du Soi*.

Les images de l'autre les plus véhémentes sont celles où le Soi et l'Autre se recrèent mutuellement, dans une interdépendance qui n'est ni fusionnelle ni symbiotique...

*Une interdépendance qui définit une position particulière du [SujetObjet].*

*Rien n'est plus clair, à ce propos, que le rapport au propriétaire pendant le vol:*

*«Je ne songe pas précisément au propriétaire du lieu, mais tous mes gestes l'évoquent à mesure qu'ils le voient. Je baigne dans une idée de propriété quand je saccage une propriété. Je recrée le propriétaire absent. Il vit non en face, mais autour de moi. C'est un élément fluide que je respire, qui entre en moi, qui gonfle mes poumons.»<sup>6</sup>*

Pas d'absence, pas de défaillance. L'autre est partout et toujours, en tant que fluide, chose diaphane qui pénètre partout dans le Soi, et en même temps l'entoure, l'enveloppe — et l'étreint.

Les *images aériennes* se multiplient, en effet, chez Genet comme chez Jean:

*«Mes amis (prétextes à mon irisation — puis à ma transparence — à mon absence enfin) ces garçons dont je parle s'évaporent. Il ne demeure d'eux que ce qui de moi demeure: je ne suis que par eux qui ne sont rien, n'étant que par moi. Ils m'éclairent, mais je suis la zone d'interférence. Les Garçons: ma garde crépusculaire.»<sup>7</sup>*

Texte magnifique, où le principe de l'interpénétration [*SujetObjet*] dans une mutuelle récréation, mais en tant que fluides, acquiert la plus profonde luminosité!

Et les Êtres sont tellement fluides, qu'il faut bien *une enveloppe qui les contienne*.

L'enveloppe est ce premier lieu le *chateau* où le Sujet devient Roi dans un état cependant de pure *objectalité*.

L'enveloppe est en second lieu le corps cloacal, que nous avons déjà rencontré chez Jean. Le chateau est le baigne-lucide, ou la Centrale, pleine d'ombre.

*«La grave et lente agonie du baigne était de l'abjection un épanouissement le plus parfait... son abolition me prive à ce point qu'en moi même et pour moi tout seul recompose un baigne, plus méchant que celui de la Guyanne. J'ajoute que des Centrales on peut dire 'à l'Ombre'. Le baigne est au Soleil. C'est dans une lumière cruelle que tout se passe, et je ne puis m'empêcher de la choisir comme signe de lucidité.»*

Du *Corps Cloacal*, on retrouvera la dialectique, déjà rencontrée chez Jean, de la *protection* et de l'*emprisonnement* que la conscience veut à chaque fois dépasser en tant qu'*emprisonnement*.

Les références à l'*odeur*, chez Genet comme chez Jean, sont multiples. Genet rend plus lumineux encore ce rapport à l'*odeur*:

*«La maison ne sentait ni plus ni moins mauvais que toutes les autres de Barriochino,*

<sup>6</sup> Jean Genet, *Le Journal du Voleur*, Paris: Gallimard, p. 174.

<sup>7</sup> Idem, p. 106.

mais de celle-ci *l'odeur épouvantable demeure à jamais pour moi celle-là même non seulement de l'amour, mais de la tendresse et de la confiance. L'odeur de Stilitano, l'odeur de ses aisselles, l'odeur de sa bouche, quand mon odorat s'en souvient, s'il le retrouve tout à coup avec une vérité inquiétante, je le crois capable de me donner les plus folles audaces.*»<sup>8</sup>

Dans ce cas, c'est le corps cloacal qui est déjà là, il s'agit d'y vivre, d'y retourner, d'y nourrir ce qui est appelé confiance, tendresse, amour.

Mais s'il n'est pas là en tant qu'objet-espace, il est possible de le recréer, imaginativement, en reconstruisant le Sujet-qui-est-entouré-par-le-cloaque-maternel...

Le Voleur a un «ami». Il a gardé son argent en pensant lui envoyer cet argent alors que cet ami est en prison. Voici une bonne occasion de réaliser une nouvelle *ascension*: le Voleur déchire les billets et les jette: que l'ami crève! Mais la chose n'est pas bien faite, ou alors est insuffisante. Ayant jeté les billets dans une *bouche d'égouts, il en reprend les morceaux, les recolle... et s'offre un déjeuner somptueux!*

Les richesses jetées et reprises dans les égouts deviennent somptueusement nourricières.

La réalité ne lui fournissant un espace cloacal tout préparé, le Voleur le recrée par un geste magnifique qui le reconstruit de part en part, en faisant de lui en même temps le Sujet Abject qui se nourrit de l'espace abject enveloppant.

Parfois, cependant, l'idée n'est pas de le recréer mais de s'y enfermer, d'y rester indéfiniment, de s'y emprisonner en compagnie de son bourreau *mal odorant*.

Stilitano le frappe: «La clé est sur la porte, pensais-je. Entre l'équerre des jambes qui me cognaient avec rage, je la voyais prise dans la serrure, et j'eusse voulu la tourner d'un double tour afin *d'être enfermé par moi même avec mon bourreau.*»

Évidemment, il faut un énorme travail et une permanente vigilance pour maintenir la présence des images cloacales qui protègent, sans doute, mais, chez Genet comme chez Jean, écrasent aussi.

Le Voleur entend parler d'Uranus, et un désir s'organise chez lui d'y vivre à jamais:

«Dans la planète Uranus, paraît-il, l'atmosphère serait si lourde que les fougères sont rampantes; les bêtes se traînent écrasées par le poids des gaz. A ces *humiliés* toujours sur le ventre je me veux mêlé. Si la metempsychose m'accorde une nouvelle demeure, je choisis cette planète maudite, je l'habite avec les bagnards de ma race.»<sup>9</sup>

Mais pendant que la metempsychose ne lui accorde pas cette faveur, le Voleur organise des rencontres où à chaque fois l'autre est *construit* comme Absolu Souverain.

Il ne rampe pas sous le poids des gaz, mais rampe devant l'autre, et d'autant plus émerveillé que les actes *sont inutiles*, ne produisant aucun gain sinon psychique: *des Actes en pure Perte*.

Stilitano passe de l'opium de Hollande en France. Il demande au voleur de transporter, clandestinement, un paquet, alors que lui, Stilitano, reste dans le train comme un voyageur qui se promène. Le Voleur découvre la machination. *Il ne se révolte pas*. Il remercie son traître de camarade/amant/ami. Il cogite: «grâce [à Stilitano] je n'allais pas passer une frontière pour une mesquine nécessité mais par Obéissance, *par soumission à une Puissance Souveraine.*»

Nous savons cependant que la dialectique que le Voleur s'est construit lui permet d'aller au devant de l'autre, et maintenant, aller au devant de l'autre, dans cette rencontre avec la Puissance Souveraine, c'est de se constituer lui comme Puissance Souveraine.

<sup>8</sup> Jean Genet, *Le Journal du Voleur*, Paris: Gallimard, p. 48.

<sup>9</sup> Idem, p. 23.

La rencontre avec la Puissance Souveraine lui permet de dire, tout bas certainement: «Je serais Roi quand même», moi, qui suis tout près de ma Reine... *Mère*... cloaque.»

En fait, d'une conscience aussi aigüe que celle du Voleur, on s'étonnerait que la Mère soit entièrement absente.

Dans *Le Journal du Voleur*, elle apparaît: deux fois!

Et les détours de sa construction imaginaire pour arriver à l'image de la Reine sont d'un extraordinaire intérêt.

Le Voleur est pris en Espagne par la Police, et porte en lui un *tube de vaseline*. Il dit: «je savais que toute la nuit mon tube de vaseline serait exposé au mépris — *l'inverse d'une Adoration Perpétuelle* — d'un groupe de policiers beaux, forts, solides...»

«Ce chétif objet si humble... saurait mettre dans tous ses états toutes les polices du monde, il attirerait sur soi le mépris, la haine, les rages blanches...» Mais il était par là même aussi indestructible que le Voleur, fidèle à son bonheur et *fier*...

Mais alors, en se rappelant de l'*Adoration Perpétuelle* du tube de vaseline dont la saleté, le ridicule, l'être comme être-d'humiliation, nous assurent qu'il représente le Voleur lui-même ou est plutôt une extension de lui, en se rappelant donc de l'*Adoration Perpétuelle* dont il est lui-même l'objet, *il se rapelle de la Mère*.

«...voici qu'intervient une image: sous un réverbère, dans une rue de la ville où j'écris, le visage blafard d'une *petite vieille*, un visage plat et rond comme la lune, très pâle, dont je ne saurais dire s'il était triste ou hypocrite. Elle m'aborde, me dit qu'elle est très pauvre et me demande un peu d'argent. La douceur de ce visage de poisson-lune me renseigne tout de suite: *la vieille sortait de prison*. — *C'est une voleuse*, me dis-je. En m'éloignant d'elle, une sorte de rêverie aigüe, *vivant à l'intérieur de moi et non au bord de mon esprit*, m'entraîne à penser que c'était peut-être *ma mère que je venais de rencontrer*. Je ne sais rien d'elle qui m'abandonna au berceau, mais j'espérais que c'était cette vieille voleuse qui mendiait la nuit.

— Si c'était elle... ah! Si c'était elle! J'irais la couvrir de fleurs, de glaieuls, de baisers! J'irais pleurer de tendresse sur les yeux de ce poisson-lune, sur cette face ronde et nette.»

Ces images sont rapidement corrigés. Il y a là trop de tendresse trop humaine, trop de baisers, et surtout *trop de formes, rondes et nettes*.

Le Voleur ajoute:

«Il a fallu peu de temps à mon esprit pour qu'il remplaça ces marques habituelles de la tendresse par n'importe quel geste, et même les plus décriés, les plus vils, que je changeais de significations autant que les baisers, ou les larmes ou les fleurs. — *Je me contenterai de baver sur elle*, pensais-je en débordant d'amour... de *baver sur ses cheveux et de vomir dans ses mais*. Mais je l'adorerais *cette voleuse qui est ma mère*.»<sup>10</sup>

Extrême mouvement d'images, celui-ci, images entrelacées autour de l'idée même de l'*Adoration*. Les policiers *adorent* le chétif et scandaleux tube de vaseline, c'est à dire, ils adorent le Voleur même, qui y séjourne, tout comme le Voleur *adore* sa voleuse de mère, qui à son tour l'adore, lui, dédoublée qu'elle est dans les policiers enrégés. Dans l'*Abjection* démultipliée, tout le monde adore tout le monde...

C'est dans cette extrême humiliation que le Voleur rencontre la Mère-image, comme plus tard, *dans un mouvement d'aspiration vers la plus misérable stagnation*, il la rencontre à nouveau, et avec elle «l'amour le plus parfait».

<sup>10</sup> Jean Genet, *Le Journal du Voleur*, Paris: Gallimard, p. 22.

En parlant d'un autre, il dit que «sa mendicité était stagnante. Elle était devenue un lac immobile, transparent, jamais troublé par le souffle, et ce pauvre honteux était l'image parfaite de ce que j'eusse voulu être. *C'est alors, peut-être, que rencontrant ma mère, et qu'elle fut plus humble que moi, avec elle nous eussions poursuivis l'ascension* — encore que le langage semble vouloir le mot déchéance ou tout autre indiquant un mouvement vers le bas — l'ascension, dis-je, difficile, douloureuse, qui conduit à l'humiliation. Avec elle j'eusse mené cette aventure, je l'eusse écrite afin de magnifier les termes — gestes ou vocables — les plus abjects grâce à l'amour.»<sup>11</sup>

Alors, dans la plus radicale déchéance, et *entouré d'elle, avec elle, autour d'elle, la respirant*, plus humiliée que lui, lui Sujet elle Objet, elle Sujet lui Objet, *différents et identiques*, alors le Voleur serait enfin Roi des Rois, objet de légitime et universelle Adoration.

Roi des Rois enfin, car enfin devenu l'«impossible Nullité».

---

<sup>11</sup> Jean Genet, *Le Journal du Voleur*, Paris: Gallimard, p. 102.